



**Solomon Gursky,**  
MORDECAI RICHLER,  
traduit de l'anglais (Canada)  
par Lori Saint-Martin  
et Paul Gagné,  
éditions du Sous-sol,  
636 p., 24 €.

Écrivain, essayiste, touche-à-tout de talent, **Mordecai Richler** était une personnalité littéraire canadienne. Après une enfance passée dans le quartier juif de Montréal, il part découvrir l'Europe à l'âge de 19 ans. Installé en Angleterre, il publie ses premiers romans – *The Acrobats* (1954) et *L'Apprentissage de Duddy Kravitz* (1959) – puis retourne au pays en 1972 avec sa femme et leurs cinq enfants. Engagé, critique et caustique, Mordecai Richler est fait compagnon de l'Ordre du Canada en 2001, quelques mois seulement avant sa mort.

## Un yiddish au goût d'érable

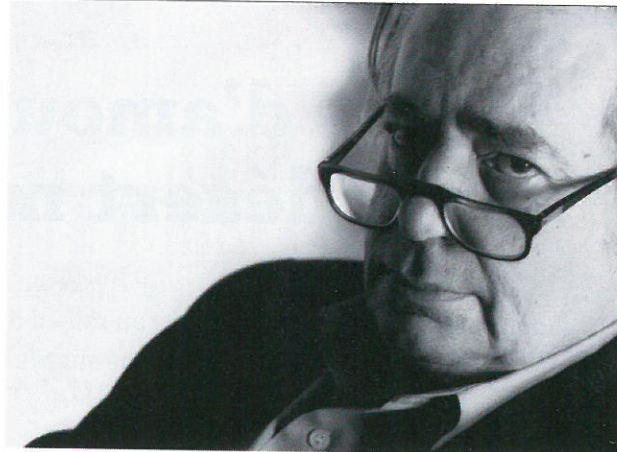
S'étalant sur un siècle et demi, une fresque caustique sur une lignée de Juifs canadiens ayant fait fortune grâce à la contrebande d'alcool.

Par Gilles Rozier

**A**u commencement, il fallait à l'auteur une famille de magnats juifs. Lui qui s'était déjà employé au fil de ses précédents romans (*L'Apprentissage de Duddy Kravitz*, *Le Cavalier de Saint-Urbain*) à représenter sans ménagement les quelques artères de son Mile End natal, le quartier juif de Montréal, n'a eu qu'à tendre la main pour cueillir la famille Bronfman, installée sur le Mont-Royal tout proche. Il la prend pour modèle de sa famille Gursky, ces générations d'affairistes qui ont gagné fortune et notabilité grâce au commerce des alcools et à leur contrebande vers les États-Unis du temps de la prohibition. Mais Mordecai Richler introduit aussi un anti-héros, Moses Berger, universitaire sombre dans l'alcoolisme, fils d'un piteux poète. Moses est obsédé par la famille Gursky, et surtout par le plus trouble d'entre eux, Solomon, petit-fils d'Ephraïm, fondateur de la dynastie. Sur les traces de cette famille, l'auteur entraîne le lecteur sur près d'un siècle et demi et d'abord avec les pionniers partis à la conquête de l'Ouest canadien comme autant d'Hébreux en quête de la Terre promise : les trappeurs juifs se nourrissent de rats musqués et de sang d'original au mépris des préceptes ancestraux, parmi les Inuits enjivés, à moins que ce ne soient des Juifs eninuités.

De toutes les terres d'asile vers lesquelles les Juifs d'Europe orientale essaimèrent, le Canada – et Montréal en particulier – est sans doute celle qui ressemble le plus à leur Kiev, leur Vilna ou leur Varsovie originelles : immense territoire aux hivers givrés, peuple si multiculturel, si multilinguistique, que l'on peine à y distinguer

**Des trappeurs juifs qui mangent des rats musqués au milieu des Inuits.**



Mordecai Richler (1931-2001).

un quelconque sentiment national. Il fallait sans doute ces terres de tous les horizons, de toutes les aridités et de toutes les diversités pour accoucher d'un écrivain aussi atypique que Mordecai Richler. À son propos, on évoque volontiers Philip Roth et Charles Dickens. Il est autant, ou aussi peu, l'un que l'autre. Il cultive le sens de la provocation et de la dérision comme Roth, mais il est tellement plus Europe centrale. Comme Dickens, il sait décrire avec minutie les milieux sociaux les plus divers, mais en tellement plus américain. Et si Mordecai Richler avait puisé son mordant, sa cocasserie, sa verve, son talent pour camper des êtres revenus de tout chez les plus grands écrivains yiddish ? Car ses bas-fonds évoquent ceux d'un Oser Warszawski dans *Les Contrebandiers*, son Moses Berger n'est pas sans rappeler, en plus alcoolique, le héros des *Voyages de Benjamin III* de Mendele Moïcher Sforim ; sa langue littéraire, née de l'anglais des Juifs de Montréal, ressemble à s'y méprendre au yiddish de ses pères.

Il en ressort un roman de six cents pages, aux univers imbriqués les uns dans les autres, où l'auteur campe une ambiance en quelques phrases, croque un caractère en trois mots ou quatre lignes de dialogue. On se noie dans la multitude des personnages et des situations, comme on s'étourdit au spectacle des immensités du Canada. Le lecteur français pourra être dérouté par une langue qui accumule les mots inuits et les expressions yiddish, les évocations d'institutions, d'organes de presse nord-américains, les références culturelles juives. Ou alors il se laissera emporter dans le tourbillon de cette fresque peu miséricordieuse, hymne à la diversité des sociétés modernes, à la folie de notre petite humanité perdue dans le vaste monde. ●